

Bruits du monde, voix de l'Évangile

Nous venons de vivre un moment bouleversant, chers amis : les *bruits du monde* ont envahi la cathédrale ! Et une fois de plus, nous avons vécu l'expérience que le concile Vatican II a consignée dans sa Constitution pastorale : « *il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans le cœur des disciples du Christ* : les joies et les espoirs..., les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps..., des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, *il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur* » (*Gaudium et spes*, N° 1).

Faire retentir aujourd'hui la *voix de l'Évangile* – « Dieu aime ce monde. Dieu aime les femmes et les hommes de ce monde » -, cela est impossible si l'on n'écoute pas en même temps, voire d'abord les bruits de ce monde : ces bruits inarticulés de personnes qui n'expriment leurs souffrances que par des gémissements et qui ne savent pas comment formuler leurs questions ; les protestations, revendications et interrogations de ceux qui ne comprennent plus ce qui se passe ; les interpellations de ceux, autour de nous, qui continuent à travailler patiemment sur les dix chantiers, symbolisés par les dix portiques au sein même de la cathédrale. Un *cœur* où ces bruits de notre monde trouvent un *véritable écho* est déjà une présence d'Évangile ; un cœur qui écoute avec les oreilles mêmes du Christ et qui voit avec ses yeux est en effet une source d'énergie inépuisable de guérison et de libération. « *Dieu entendit la plainte de son peuple en servitude, Dieu vit les fils d'Israël, Dieu se rendit compte...* », lisons-nous au début du livre de l'Exode. Jésus de Nazareth a su incarner en Galilée ce « cœur de Dieu » où tout ce qui est vraiment humain trouve écho.

L'évangile de la guérison des dix lépreux que nous offre la liturgie d'aujourd'hui nous montre cet homme au cœur de Dieu, face à dix lépreux ! Il entend dix hommes crier, chacun avec sa voix propre et tous ensemble ; et c'est fort quand dix personnes se mettent à crier ensemble. Ces cris nous rappellent ce matin les bruits qui viennent de nos dix chantiers et qui retentissent à travers les portiques ouverts. Qu'est-ce que nous entendons dans ces cris ? Le désir plus ou moins caché et exprimé de mille manières : je veux vivre et recouvrer la santé, nous voulons recouvrer l'intégrité du corps, de nos corps individuels et du grand corps social que nous formons avec nos concitoyens ! Le *son* de la voix de Jésus quand il dit aux lépreux : « Allez vous montrer aux prêtres » ; ce *son de sa voix*, nous ne l'entendons pas. Or, la force convaincante de sa voix n'est pas sans effet : Jésus renvoie les dix à ceux qui sont compétents en matière de guérison et d'intégration sociale ; c'est sur le chemin – et il est parfois long – qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent. Or, un seul se rend compte qu'il est guéri et exprime sa gratitude infinie envers Dieu en retournant vers celui dont la voix l'avait mis en route. Tous sont purifiés, un seul vit désormais dans la gratitude ; et c'est un étranger.

Chers amis, sans doute êtes-vous un peu surpris que ce soit par *cet* évangile que nous abordions la catéchèse et le projet catéchétique que votre évêque promulgue aujourd'hui. Cet après-midi, je présenterai ce projet. Mais ce matin, je voudrais vous parler de la démarche de conversion qui le sous-tend. Mgr Jaeger l'exprime dans l'introduction : « Ce projet nous pousse à entrer en action et à ouvrir de nouveaux chantiers. *Surtout il engage une mutation profonde de nos manières d'être* ». Cette mutation de nos manières d'être se fait en trois étapes que je parcourrai brièvement avec vous : pour faire résonner la voix de l'Évangile – ce qui est la définition même de toute catéchèse qui vient du mot grec *katêchein* - il faut d'abord savoir « distinguer » cette voix au milieu des bruits du monde, tout en écoutant ceux-ci en son cœur et avec bienveillance – *c'est la première étape*. Il faudra ensuite entrer dans la pédagogie du Christ évangéliste de la Galilée et comprendre la distinction entre la « foi » très élémentaire qu'il sait susciter en tout un chacun et la relation spécifique qu'il engage avec celles et ceux qui deviennent ses disciples – *c'est notre deuxième étape*. De là se dégage ce qu'on peut appeler une « présence » - une « présence d'Évangile » qu'on espère crédible aux yeux de nos contemporains. Quelques mots de votre projet balisent cette troisième étape : accueillir, rejoindre, proposer, accompagner ; ce sont ces quatre mots qui vont nous conduire.

I. Faire résonner la voix de l'Évangile

Avant de pouvoir annoncer l'Évangile, il faut d'abord l'avoir entendu soi-même et continuer à l'entendre avec d'autres en Église ; je dirais même qu'il faut l'entendre *distinctement* au milieu des multiples voix du monde. Qu'est-ce qui nous permet d'entendre cette voix absolument unique et reconnaissable parmi d'autres ? Je voudrais vous faire entendre d'abord trois aspects distincts, trois timbres pourrait-on dire de cette voix, avant de vous montrer qu'elle n'écrase pas les bruits du monde mais au contraire les fait entendre *autrement*.

1. 1. Le premier des trois aspects ou accents de la voix évangélique est tout simplement impliqué dans le mot « Évangile » que nous utilisons souvent de manière si distraite. Or, un rapide regard sur la racine du mot nous en montre sa force humaine et spirituelle. L'Évangile (*eu-aggelion*) est une *nouvelle* (*-aggelion*) qui s'avère absolument nouvelle, chaque fois qu'on l'entend réellement ; une nouvelle de *bonté radicale* (*eu-*) toujours nouvelle. L'Évangile n'est pas un savoir supplémentaire ou une information qu'il faudrait capter ; information qui, une fois reçue, perdrait son caractère de nouveauté. La nouvelle appelée Évangile est toujours nouvelle et retentit pourtant depuis toujours dans nos existences humaines ; le premier récit de la création la fait déjà résonner en mettant en scène le regard de Dieu sur sa création : « c'est bon, c'est bon... c'est très bon », clame la voix de Dieu, jour après jour. Mais cette nouvelle est-elle crédible ? L'état du monde et le mal sous toutes ses formes - le mal-heur, la mal-adie, la mal-veillance - ne sont-ils pas un démenti quotidien de ce que nous souffle cette voix ? On comprend que Jésus ne peut pas annoncer l'Évangile en son propre nom et que le Nouveau Testament le relie intimement à *Dieu* : l'Évangile ne peut être que « *de Dieu* » (Mc 1, 14) ; formule qu'on pourrait aussi traduire en parlant de « Dieu » comme Nouvelle de bonté inouïe ; ce qui nous permettrait de sortir de son ambiguïté le mot « Dieu » tellement chargé de choses inacceptables. Voilà : le premier accent distinctif de cette voix.

1. 2 Ajoutons tout de suite que nous sommes confrontés, dans nos sociétés, à des *promesses* de toutes sortes qui sonnent à nos oreilles comme de bonnes nouvelles et qui le sont pour une part effectivement : pensons aux prodigieux progrès de la technique (par exemple sur le plan de la communication) et de la médecine (pour le traitement du cancer) ou encore aux acquis sur le plan social (par exemple dans le domaine des assurances) ; mais plus que jamais nous éprouvons aussi la fragilité extrême de toutes ces avancées (le débat sur les retraites en est le dernier exemple), nous sommes conscients des effets pervers que nos progrès risquent d'avoir (pensons à la crise écologique qui menace l'avenir de l'humanité ou encore au mal de vivre et de vivre ensemble, renforcés dans une société devenue de plus en plus stressante pour les individus et pour les groupes). Et *surtout* : toutes ces « bonnes nouvelles » ne le sont que pour une partie de l'humanité parce qu'elles supposent l'engagement de moyens financiers absolument gigantesques. C'est ici qu'émerge un deuxième critère distinctif de la Nouvelle divine de Bonté radicale toujours nouvelle : c'est son *caractère absolument gratuit et sans condition*. Tout être humain est concerné par la voix au souffle fragile qui lui annonce gratuitement : quelle que soit ta condition, quoi qu'il t'arrive (malheur, maladie ou malveillance de la part d'autrui), ta vie et celle du monde sont portées et gardées jusqu'au bout par une bonté ultime et inébranlable.

1. 3 Cette découverte nous conduit vers une troisième caractéristique de la voix vivante de l'Évangile : celui qui l'entend se rend bien compte qu'il l'entend, en raison de l'effet qu'elle produit en son existence : c'est la *foi* qui émerge en lui, une foi toute simple qui fait confiance à la vie et à son issue ; une foi certes souvent éprouvée parce que la vie nous enlève tant d'images que nous nous faisons d'une existence réussie ; une foi cependant qui ne cesse de renaître de nos crises traversées : comme une sorte d'énergie intérieure, tenue mais toute en attente, toute en confiance.

2. Il me semble important, chers amis, de « distinguer » cette voix divine de l'Évangile dans son extrême simplicité souvent menacée par un trop plein de paroles, un trop plein d'images. Si nous reconnaissons *cette* voix distinctement, alors toutes les voix du monde commencent à résonner autrement en nous ; comme dans une belle musique où la voix principale n'écrase jamais les autres

mais, au contraire, les met en valeur. Comme si nous percevions alors ces autres voix avec l'oreille du Christ ; comme si nous regardions ceux et celles de qui émanent ces voix avec les yeux du Christ.

Pourquoi ?, allez-vous me demander. *Celui qui a réellement entendu la Nouvelle d'une bonté radicale toujours nouvelle ne peut pas ne pas désirer que d'autres l'entendent.* Il voudrait tant que d'autres y accèdent parce qu'il a éprouvé lui-même et ne cesse d'éprouver l'énergie de vie qui se cache dans cette voix infiniment discrète. Mais il sait aussi qu'il ne peut jamais entendre cet Evangile-là à la place d'un autre.

C'est à cet endroit précis que *commence* la « mutation profonde de nos manières d'être » dont il est question dans votre projet catéchétique. Oui, il s'agit d'apprendre à entendre la voix évangélique *dans* les bruits du monde, *dans* les cris des dix lépreux, *dans* leur appel à la santé, *dans* tout désir d'une vie bonne ; il s'agit de percevoir *en* celles et ceux que nous rencontrons l'attente inarticulée qu'enfin une nouvelle bonne leur soit annoncée et qu'elle se réalise. Il nous faut même apprendre à entendre l'Evangile *de* la bouche de ceux dont nous l'attendions le moins.

Avouons-le : souvent notre propre image de l'Evangile, la forme si complexe qu'il a prise dans nos têtes et nos discours, nous empêche de l'écouter quand il nous est annoncé par l'étranger. Encore une fois : savoir distinguer cette Nouvelle d'une bonté radicale toujours nouvelle comme venant gratuitement de Dieu et l'écouter avec foi, cela nous fait désirer ardemment l'entendre de la bouche de beaucoup d'autres, proches ou lointains. Votre projet le dit d'entrée de jeu avec des mots très forts qui attribuent la voix évangélique qui retentit en tout être humain au travail de l'Esprit Saint : « Nous croyons que l'Esprit de Dieu est présent aujourd'hui dans cette réalité des hommes et des femmes du Pas de Calais. Le dévouement des bénévoles dans tous les domaines, l'engagement dans la vie politique, sociale, éducative, culturelle, associative, l'amour des époux, la tendresse des parents, l'attention des croyants (j'ai envie d'ajouter de toutes sortes) aux familles dans la joie ou la peine, *ont saveur d'Evangile.* Mais les fragilités que nous portons et les graves imperfections dont souffrent les êtres humains et le monde révèlent une humanité blessée en attente de rédemption ».

Celui qui a réellement entendu la voix vivante de l'Evangile l'entendra aussi et en même temps résonner dans les « joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses » des femmes et des hommes de ce département ; car ce qui est vraiment humain ne pourra pas ne pas trouver écho en son propre cœur. Je vous propose de rester quelques brefs instants en silence et de vous interroger : « Comment dire en peu de mots ce qui distingue la voix de l'Evangile des bruits du monde ? Si je l'ai entendue, quel désir suscite-t-elle en moi ? »

II. Susciter la foi élémentaire – faire des disciples du Christ : une distinction décisive aujourd'hui

Je ne sais pas, chers amis, si vous avez remarqué que le récit des lépreux dit bien des dix qu'« ils furent *purifiés* en cours de route » ; mais ce n'est que de l'un deux, de l'étranger, qu'il affirme qu'il prend conscience d'être *guéri* : tous sont *purifiés*, un seul, voyant qu'il était *guéri*, revient sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix ; il se jette la face contre terre aux pieds de Jésus en lui disant merci. Devenu ainsi son disciple, son existence corporelle manifeste sa guérison et la vie qui l'habite désormais : son *cri* de souffrance s'est changé en louange à *pleine voix* ; l'impureté qui *isolait* a disparu au profit d'un geste d'adoration qui ne craint pas de *saisir les pieds* du maître. Certes, Jésus s'étonne que les neufs autres ne sont pas revenus sur leur pas ; mais rien n'indique qu'il les aurait condamnés ou qu'il aurait voulu leur retirer la pureté retrouvée en chemin. Ils ont été, eux-aussi, bénéficiaires de sa présence ; de sa bouche, ils ont entendu la voix de l'Evangile et lui ont obéi, avec cette « foi » toute simple qui fait confiance à l'interlocuteur et à l'heureuse issue de la vie, comme il a été déjà dit plus haut.

1. Cette « foi » très élémentaire est en réalité celle qui habite la plupart de nos contemporains. C'est pour cette raison que nous sommes aujourd'hui plus attentifs aux neuf autres et à leur confiance initiale. Elargissons donc quelque peu notre champ d'observation.

Cette « foi » élémentaire se présente tout simplement comme une manière d'affronter ce qui, dans l'existence humaine, ne va pas de soi ; elle n'est donc pas à confondre avec la foi chrétienne. Plusieurs expressions peuvent la désigner : la vie nous appelle à « faire crédit » à la vie ; il faut du « courage » pour s'y maintenir ; je dois parier qu'elle « tient promesse », sans que je puisse jamais en fixer les contours ; formule quasi biblique qui vient à l'esprit quand la naissance d'un enfant suscite l'inévitable question : « Que va-t-il devenir ? » Comme nous tous, il aura à affronter l'unique « problème » de sa vie qui est de se réconcilier avec le simple fait d'exister sans l'avoir choisi : l'être humain est radicalement inachevé quand il naît et le reste tout au long de son existence. Cet inachèvement constitutif fait appel à sa capacité de faire confiance en la vie et de la choisir. Mais il doit passer chaque fois un « seuil » quand il laisse la peur devant l'inconnu céder la place au simple courage d'avancer. Nous savons bien qu'il y a des moments où tout va bien et où nous continuons notre route sur la lancée ; mais il y en a d'autres, comme la maladie dans notre texte ou d'autres situations limite où cette confiance qui croit en la vie est à « réactiver » ; parfois une rencontre heureuse, l'amour éprouvé « active » en nous cette « foi » et nous fait passer un nouveau « seuil » de notre vie avec légèreté.

Cette « foi » est un acte absolument nécessaire pour vivre au jour le jour et pourtant aucunement garanti : personne ne peut le poser à la place d'un autre. On touche ici au paradoxe le plus fondamental de la vie et de ce qu'on peut appeler sa structure spirituelle, fondée sur l'Esprit Saint, esprit Créateur : nous sommes réellement engendrés à faire confiance, par d'autres qui nous ont fait confiance, sans toutefois que la responsabilité de notre propre décision de croire ou de ne pas croire en la vie puisse nous être enlevée. Certes, une parole extérieure, parole parentale ou parole de « passeur », est absolument nécessaire pour accéder à cette « foi » ; mais à quoi servirait une telle parole si elle ne réussissait pas à *me* convaincre. Ne dois-je pas m'entendre murmurer à moi-même : oui, c'est vrai, la vie vaut la peine d'être vécue, j'y crois. Le terme de « *con-viction* » dit bien qu'il s'agit là d'une *victoire* sur tous les messages négatifs qui traversent une existence : victoire qui nécessite le *concours* d'autres personnes comme le suggère le mot « *con-viction* », mais victoire aussi que personne d'autre ne peut remporter à ma place.

2. C'est précisément cette « foi » élémentaire, tout humaine, qui habite déjà les *dix* lépreux ; le « passeur » de Galilée ne fait que l'éveiller et la susciter. Or, un seul, un étranger parmi eux, revient sur ses pas et adopte l'attitude d'un disciple de Jésus. C'est le seul qui passe le « seuil » d'une *foi proprement chrétienne, christique*. Il remonte à l'origine même de l'Évangile *de Dieu*. - Rappelons-nous : l'Évangile, cette Nouvelle d'une bonté radicale toujours nouvelle et exorbitante dans un monde agité par le mal, cette Nouvelle ne peut qu'être *de Dieu*. Le dixième lépreux rend donc gloire à Dieu – comme s'il venait de le découvrir - *et* il se jette aux pieds du « passeur » d'Évangile, le Christ, qui est *la* présence évangélique de Dieu parmi nous. C'est cette double caractéristique du disciple qu'il nous faut retenir : revenir sur ses pas, se convertir à l'Évangile *de Dieu* et aimer passionnément le Christ. « Ignorer les Écritures », nous dit le concile Vatican II, citant Saint Jérôme, « c'est ignorer le Christ ». Le disciple est donc celui qui ne cesse de scruter les Écritures pour y découvrir la manière d'être et de faire du Christ et pour apprendre à rendre gloire à Dieu puisque ce Dieu est l'Évangile du monde.

Jésus s'étonne que seul l'étranger soit revenu pour rendre gloire à Dieu ; sans doute s'étonne-t-il aujourd'hui devant notre assemblée. Pourquoi sommes-nous là ? Nous ? ! Dix fois plus – que dis-je ? - infiniment plus de gens sont bénéficiaires de la Nouvelle d'une bonté radicale qui sommeille en tout être humain, de manière infiniment diversifiée et toujours nouvelle. Ma question n'est pas portée par un sentiment de regret ; elle est l'expression de mon étonnement, voire de mon émerveillement, même si je suis habitué, comme vous, par le désir que tous puissent aller jusqu'au bout dans leur écoute de l'Évangile de Dieu ; mais qui sait ce qui se passe dans la conscience de nos contemporains.

3. Il nous faut donc prendre conscience, chers amis, que le *simple fait* que nous soyons disciples du Christ ne va pas de soi. C'est le deuxième aspect de cette « mutation profonde de nos manières d'être » dont il est question dans votre projet catéchétique : prendre conscience avec gratitude de ce que nous sommes. Dans la première partie de mon intervention, j'ai déjà parlé de la gratuité absolue de l'Évangile, proposé sans condition à tout être humain. Cette gratuité se manifeste aussi et surtout dans notre présence : il est nécessaire de « faire crédit » à la vie pour vivre, mais personne n'est obligé de devenir disciple du Christ, ni par Dieu ni par le Christ lui-même. C'est un don absolument gratuit : « Tous les fils de l'Église doivent se souvenir », dit la constitution *Lumen gentium* de Vatican II, « que la grandeur de leur condition doit être rapportée non à leurs mérites mais à une grâce spéciale du Christ ».

Cette grâce, ce don gratuit, que nous sommes comme disciples du Christ implique bien évidemment une certaine responsabilité : être serviteur de la « foi » élémentaire de « quiconque », être « passeur » de cette « foi », à la suite du Christ, comme le Christ avec les multiples « lépreux » de votre département mais aussi avec tous ces bien-portants qui œuvrent sur les dix terrains d'humanité, symbolisés par les dix portiques au sein même de la cathédrale. « Serviteurs » ! C'est ce mot qui s'est formé tout au début de notre rencontre ; mot qui indique l'identité du Christ et notre identité de chrétiens : nous sommes les serviteurs de la « foi » de « quiconque » et nous espérons ardemment que certains de ceux que nous rencontrons reviennent sur leurs pas pour rendre gloire au Dieu de l'Évangile et se mettent aux pieds de l'Évangéliste de Galilée qu'est le Christ Jésus.

Prenons de nouveau quelques instants de silence et réfléchissons à ce que nous retenons de cette deuxième partie : « Comment distinguer la "foi" élémentaire, nécessaire pour vivre, et la foi spécifique du disciple du Christ ? »

III. Une « présence d'Évangile » crédible : accueillir – rejoindre – proposer – accompagner

Si les dix lépreux, en particulier l'étranger parmi eux, ont fait crédit à Jésus de Nazareth, c'est que sa manière d'être a été absolument crédible à leurs yeux. A nous, chers amis, de nous mettre à son école si nous désirons devenir des « présences d'Évangile » crédibles et les serviteurs de la « foi » de quiconque.

1. Mais quel est le secret de la crédibilité du Christ, ce secret qui ne cesse de nous séduire, si je peux dire, et de nous inspirer sur notre propre chemin de vie ?

L'existence entière du Christ est consacrée à rendre *présente* la Nouvelle d'une bonté inouïe, à faire retentir, ici et maintenant, la voix même de Dieu, en s'affrontant concrètement au mal qu'il rencontre. Trois aspects de cette *présence* la rendent crédible à nos yeux. *D'abord* : on peut compter sur lui parce qu'il dit ce qu'il pense et fait ce qu'il dit ; en lui pensées, paroles et actes concordent absolument dans une sorte de simplicité immédiatement perceptible et accessible à autrui. S'il parvient à communiquer ce qui l'habite à celui qui se présente sur son chemin, sa simplicité et sa « santé », pourrait-on dire, c'est qu'il est aussi capable d'« apprendre » de cet autre ce qu'il est lui-même et ce qu'il peut « faire » ; c'est le *deuxième versant* de sa présence évangélique. On peut la comprendre à l'aide de la célèbre règle d'or qui (au moins sous sa forme négative) existe dans toutes les cultures : « tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites le vous-mêmes pour eux ». L'application de cette règle suppose la capacité de se mettre à la place d'autrui - avec sympathie et compassion - *sans jamais quitter sa propre place*. C'est ce que Jésus de Nazareth a vécu *jusqu'au bout*.

Or, quand on ne connaît pas les dispositions d'autrui qui se présente à la porte - l'hôte à accueillir sans condition et gratuitement -, on expose sa vie, on s'expose à autrui ; les récits évangéliques nous

le montrent. Jésus de Nazareth est radicalement libre par rapport à lui-même et par rapport à sa propre vie, prêt à accueillir celui qui peut-être s'avérera hostile à son égard : « Ma vie, personne ne me la prend, c'est moi qui m'en dessais », nous rappelle-t-il (Jn 10, 18). C'est le *troisième aspect* de sa présence : l'aurore de la Résurrection s'annonce déjà dans sa liberté par rapport à sa propre mort.

2. C'est avec cet arrière-fond biblique qu'il faut comprendre les quatre mots clé du projet catéchétique qui balisent notre manière de nous approcher de « quiconque » et de rendre crédible notre « présence d'Évangile » : accueillir, rejoindre, proposer, accompagner ; ils nous aident à entrer dans un ultime aspect de cette « mutation profonde de nos manières d'être » dont il est question depuis le début.

2. 1 Prenons d'abord les deux premiers mots : *accueillir* et *rejoindre*. Ils dessinent un double mouvement : un mouvement centripète et un mouvement centrifuge. C'est le premier qui nous est le plus naturel : nous attendons plutôt que les gens viennent nous voir pour des services plus ou moins ponctuels. Or, la situation actuelle de déchristianisation très radicale, mais aussi la contemplation de l'itinéraire de l'Évangéliste de la Galilée nous invitent à inverser cette première orientation et à nous « rendre proches » de ceux et de celles avec qui nous habitons une même cité ; à la manière de Dieu qui ne cesse de se « rendre proche » de nous. Votre projet de catéchèse reprend les deux mouvements : « Aujourd'hui, des personnes de tous âges, avec des parcours différents, frappent à la porte de l'Église. Notre foi nous engage à les *accueillir* fraternellement - mouvement centripète vers nous - et à leur proposer un chemin qui rende possible la rencontre avec le Christ. Aujourd'hui, de plus en plus d'enfants, de jeunes, d'adultes n'ont jamais entendu parler du Christ ou de l'Évangile. A nous de les *rejoindre* – mouvement centrifuge vers les autres – et d'oser annoncer avec douceur et respect la foi qui nous fait vivre » (1^{er} temps du projet).

Ce qui est commun à ces deux mouvements, c'est l'attention aux *commencements* de la foi, à ce qui se passe sur le *seuil* de la porte, souvent à l'improviste et de manière inattendue. Votre projet parle aussi de « première annonce ». Il y a tout une sensibilité humaine et spirituelle à cultiver en nous – on pourrait dire « une présence d'esprit » -, capable de percevoir la « foi » élémentaire en la vie qui sommeille en ceux et celle que nous accueillons ou que nous rejoignons. Notre vie quotidienne ne se joue que pour une part dans des espaces institutionnels précis où nous sommes absorbés par la « fonction » que nous exerçons, le mieux possible : la fonction d'institutrice, d'infirmier, de chef d'un bureau, d'employé municipal et que sais-je encore. Mais c'est dans l'interstice, à la porte, sur le seuil entre ces espaces multiples que se joue fréquemment l'essentiel sur le plan humain et spirituel : à la sortie d'une classe, par exemple, quand je perçois un gamin isolé ou en difficulté ; à la porte de l'école dans la conversation avec une maman venue pour chercher son enfant ; dans la salle d'attente du médecin ; sur le marché, etc.

C'est dans toutes ces situations que nous pouvons apprendre de la manière d'être et de la pédagogie du Christ. Là encore, votre projet diocésain de catéchèse donne des indications précieuses : « Dans un esprit de respect et de gratuité, Jésus *laisse* les uns venir à lui, en appelle certains, en *rejoint* d'autres sur leurs routes ou dans leur déroute ; il est ouvert à l'imprévu de Dieu et des hommes. Mais il est aussi lucide et déterminé face à toutes les formes de mal individuel ou social. Il agit pour remettre les personnes debout, susciter en elles les forces de vie et les délier de leurs maux, allant jusqu'au don de lui-même » (1^{er} temps). Ce magnifique passage qui rassemble en quelques mots l'essentiel de l'itinéraire du Christ reprend bien le double mouvement centripète et centrifuge – laisser venir ou accueillir et rejoindre –, il souligne l'attention du Christ à l'imprévu de Dieu ou des hommes, toujours intimement liés, et sa présence libératrice, absolument crédible parce que Jésus se met lui-même radicalement en jeu.

On pourrait résumer cette manière d'être du Christ par son hospitalité : cela se passe souvent à l'improviste, sur les routes et au bord de la mer, mais aussi dans des lieux de rassemblement comme les synagogues et surtout dans des maisons où il mange avec le tout venant. Jésus se laisse dépasser par ce qui arrive : il est capable de percevoir ce qui advient en autrui, il est capable d'entendre la voix

de Dieu qui retentit déjà discrètement en ceux et celles qu'il rencontre sans qu'ils s'en aperçoivent. Cela nécessite un espace de confiance et de liberté où des étrangers peuvent devenir tout simplement familiers. A nous de les créer selon le magnifique conseil de l'épître aux Hébreux : « N'oubliez pas l'hospitalité, car, grâce à elle, certains sans le savoir, ont accueilli des anges ». En entendant ce beau conseil, on voit Abraham aux portes de sa tente où Sarah s'est retirée et le messager, l'ange – un seul, deux, trois ?- en tout cas des messagers d'un Evangile de bonté radicale et d'une fécondité inouïe. Qui est l'hôte, nous demandons-nous ? L'inversion du mouvement centripète en mouvement centrifuge est inscrite dans le mot « hôte » : celui qui accueille – Abraham, Jésus, chacun de nous - se découvre accueilli par l'autre qui se présente devant lui, toujours à l'improviste.

2. 2 Les deux autres verbes – *proposer* et *accompagner* – complètent, de manière très heureuse, la conversion engagée grâce aux deux premiers mots : si l'attitude de l'*accueil* et même le désir de *rejoindre* « toute personne, enfant, jeune ou adulte » supposent une certaine capacité de se laisser faire et de se laisser surprendre, la *proposition* et l'*accompagnement* sont des démarches plutôt *actives* ; et si *accueillir* et *rejoindre* quelqu'un se fait souvent dans quelques instants, lui proposer la foi et, surtout, accompagner celles et ceux qui le désirent nous fait entrer dans une durée et exige de la *fidélité*. Le mot accompagnement le dit merveilleusement parce qu'on y entend compagnonnage en pensant à l'expérience des disciples avec leur maître qui veut faire d'eux ses compagnons de route.

Dans votre projet diocésain, cette notion de « chemin derrière le Christ » ou avec lui est très importante : elle implique l'idée de *rythme* - chacun marche sur cette route à son propre rythme - ; elle propose qu'on s'y engage pour *aller jusqu'au bout* – il s'agit d' « entrer avec le Christ dans son mystère pascal et d'en mesurer les bienfaits et les exigences » - ; elle nous rappelle enfin que « la vie de disciple de tous les baptisés est un chemin d'initiation et de conversion *jamais achevée* ». Prendre un tel chemin suppose de la nourriture ; votre projet diocésain le souligne : « Ce chemin de foi se nourrit de la fréquentation, de la compréhension et de la méditation des Ecritures, de la rencontre avec des témoins d'hier et d'aujourd'hui, de la prière personnelle et de la participation à la liturgie et aux sacrements de l'Eglise ». Je reviendrai cet après-midi à ces différents aspects de notre vie de disciples du Christ.

Restons ce matin tout simplement avec notre pédagogue, le Christ lui-même. Il *propose* la foi à celles et ceux qui le suivent : il commence par les rejoindre en leur réalité corporelle et sociale, « guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple » (Mt 4, 23) – pensons à nos dix lépreux - ; il leur parle en parabole, utilisant un langage simple qui rejoint la poésie cachée dans leur vie quotidienne ; il leur apprend à être bon avec autrui et leur transmet le plaisir de voir le bien triompher en nous et autour de nous, plutôt que les forces de mort. C'est un chemin d'initiation rigoureuse qu'il propose à ses disciples pour les inviter un jour à avancer au large et à affronter les défis décisifs de la vie. Mais jamais ce pédagogue n'oublie que tout ce qu'il *propose* et tout ce qu'il est comme *accompagnateur* de ses disciples ne peut « produire » la foi. Celle-ci reste le secret de la liberté de chacun et le secret de Dieu. Aussi le pédagogue qui propose et accompagne est-il reconduit vers cette attitude initiale qui est l'ouverture à l'imprévu de Dieu et des hommes.

Avant de conclure provisoirement, prenons encore quelques instants de silence et réfléchissons à ce que nous retenons de cette troisième partie : « Les quatre verbes "accueillir", "rejoindre", "proposer", "accompagner", qu'évoquent-ils pour moi ? A quelle expérience déjà vécue font-ils appel ? Quels projets suscitent-ils en moi ? »

Conclusion

Le projet diocésain de catéchèse nous invite avant tout à « *une mutation profonde de nos manières d'être* ». Ce sont les différentes étapes de cette mutation que j'ai voulu retracer devant vous, ce matin, en m'inspirant de la pédagogie même du Christ : il nous apprend à distinguer la voix vivante de l'Évangile et à l'entendre dans les bruits du monde ; il nous apprend à distinguer la « foi » élémentaire qui sommeille en tout être humain et la foi *en* lui le Christ – lui qui est pour nous l'Évangile de Dieu, Nouvelle d'une bonté radicale toujours nouvelle - ; il nous apprend alors à devenir les serviteurs de la foi de « quiconque » : présences d'Évangile crédibles parce que désireuses d'accueillir et de rejoindre ce « quiconque », de lui proposer la foi et de l'accompagner. Vous comprenez, chers amis, que seule la lecture régulière des Écritures et plus particulièrement la contemplation de nos récits évangéliques peut produire en nous cette conversion qui nous dépasse infiniment parce qu'elle nous configure progressivement à l'Évangélisateur de la Galilée, à ce « grand apôtre de notre foi », comme dit l'Épître aux Hébreux. Vous avez des maisons d'Évangile dans votre diocèse et beaucoup d'entre vous pratiquent la lecture gratuite des Écritures en groupe et chez eux, à la maison ; je ne peux que vous y encourager. Mais il ne nous faudra jamais oublier de rouvrir sans cesse les portes de ces maisons : non seulement pour entendre les bruits du monde de manière nouvelle mais aussi et surtout pour sortir et travailler, le cœur renouvelé, avec celles et ceux qui œuvrent sur les différents chantiers d'humanité de notre monde et de votre département.

Christoph Theobald
Arras le 10 octobre 2010